

PHILIP  
K. DICK

LES  
PANTINS  
COSMI-  
QUES





# LES PANTINS COSMIQUES

Du même auteur  
aux Éditions *J'ai lu*

Loterie solaire, *J'ai lu* 547  
Dr Bloodmoney, *J'ai lu* 563  
À rebrousse-temps, *J'ai lu* 613  
Sur le territoire de Milton Lumky, *J'ai lu* 9809  
Bricoler dans un mouchoir de poche, *J'ai lu* 9873  
L'homme dont toutes les dents étaient exactement semblables,  
*J'ai lu* 10087  
Humpty Dumpty à Oakland, *J'ai lu* 10213  
Pacific Park, *J'ai lu* 10298  
Le maître du Haut Château, *J'ai lu* 10636  
Le profanateur, *J'ai lu* 10548  
Les pantins cosmiques, *J'ai lu* 10567  
Les chaînes de l'avenir (*à paraître*)

*Dans la collection Nouveaux Millénaires*

Romans 1953-1959  
Romans 1960-1963  
Romans 1963-1964  
Romans 1965-1969  
Le maître du Haut Château  
Blade Runner (Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?)  
Le dieu venu du Centaure  
Coulez mes larmes, dit le policier

*En semi-poche*

Ô nation sans pudeur  
Confessions d'un barjo

PHILIP K. DICK

LES PANTINS  
COSMIQUES

Traduit de l'anglais (États-Unis)

Par Jean-Luc Estebe



*Titre original*  
THE COSMIC PUPPETS

© A. A. Wyn, 1957  
© Laura Coelho, Christopher Dick et Isa Dick, 1985

*Pour la traduction française*  
© Presses de la Cité, 1984

# 1

Les enfants étaient absorbés par leurs jeux devant la véranda. Mary s'appliquait à modeler dans la glaise une figurine indistincte. Tant bien que mal, Noaks s'escrimait à l'imiter. Leur besogne accomplie, Dave et Walter se reposaient de leurs efforts. Peter Trilling, lui, se contentait de regarder. Mary rejeta brusquement en arrière la masse noire de ses cheveux, cambra son corps élancé et planta une chèvre d'argile sur le sol. « Vous avez vu ? s'exclama-t-elle. Où sont les vôtres ? »

Noaks baissa la tête. Ses mains maladroitement étaient incapables de rivaliser avec les doigts agiles de la petite fille. Elle avait déjà récupéré sa chèvre pour en faire un cheval. « Regarde le mien », marmonna-t-il. Il dressa sur sa queue un avion mal bâti, accompagnant son geste d'une pétarade baveuse. « Pas mal, hein ? »

Dave renifla, dédaigneux. « C'est nul. Tiens, regarde ça. » Il poussa son mouton aux côtés du chien d'argile de Walter.

Peter restait à l'écart. Accroupi sur la dernière marche de la véranda, les bras croisés, il fixait sur la scène le regard limpide de ses grands yeux bruns. Ses cheveux d'un blond filasse s'ébouriffaient autour d'un front démesuré. Le soleil d'été

avait doré ses joues. C'était un enfant fluet, maigre et dégingandé, au cou frêle et aux oreilles curieusement ourlées. Il parlait peu, apparemment satisfait de contempler ses camarades en silence.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Noaks.

— Une vache. » Mary façonna les pattes de son ruminant et le posa près de l'avion. Noaks considéra l'animal avec un émerveillement mêlé d'effroi. Il recula, piteux, la main sur son coucou, qu'il fit décoller d'un air morose.

Le Dr Meade et Mme Trilling descendirent côte à côte les marches de la pension de famille. Peter s'écarta pour leur laisser le passage. Il prit soin de ne pas entrer en contact avec le pantalon bleu à fines rayures et les chaussures noires, luisantes, du médecin. « Bien, dit le docteur en extrayant une montre en or de son gousset. Il est temps de rentrer aux *Ombres*. »

Mary se redressa à contrecœur. « Je ne peux pas rester un peu ? »

Il passa affectueusement un bras autour de ses épaules. « Allez, petite Errante, en voiture ! » Retrouvant le ton docte du professionnel, il se tourna vers Mme Trilling. « Pas de soucis à vous faire. À mon avis c'est le pollen des genêts ! Ils sont en pleine floraison en ce moment.

— Ces machins jaunes ? » Mme Trilling tamponnait ses yeux larmoyants. Son visage potelé était rubicond, enflé, ses paupières boursoufflées. « Ils ne me faisaient pas ça l'année dernière.

— Les allergies sont parfois capricieuses, fit le Dr Meade en mâchonnant distraitement le bout de son cigare. Mary, je t'ai dit de monter dans la voiture. » Il ouvrit la portière et se glissa au volant. « Si ces antihistaminiques ne vous soulagent pas,



passez-moi un coup de fil. De toute façon je viendrai sans doute dîner chez vous ce soir. »

Avec un hochement de tête, Mme Trilling disparut dans la pension en s'essuyant les yeux, et se rendit dans sa cuisine étouffante où l'attendaient les piles d'assiettes sales du déjeuner. Boudeuse, les mains enfouies dans les poches de son jean, Mary rejoignit le break de son père. « C'est malin, grommela-t-elle. Notre jeu est gâché maintenant. »

Peter glissa de son perchoir. « À mon tour de jouer », dit-il doucement. Il récupéra la glaise qu'elle avait abandonnée et entreprit de la refaçonner.

Le soleil d'été, torride, déversait des flots de lumière sur les coteaux. Des cèdres, des lauriers et des peupliers émergeaient des taillis. Et des pins, évidemment. Ils venaient de quitter Patrick County, et arrivaient aux environs de Carroll. L'escarpement de Beamer Knob allait bientôt s'annoncer au loin. La route était dans un état lamentable. Rutilante, la Packard jaune escaladait les collines de Virginie en faisant tousser son moteur.

« Ted, grogna Peggy Barton. Rentrons. J'en ai vraiment assez. » Elle bascula vers l'arrière et farfouilla à la recherche d'une canette de bière. En trouvant une chaude, elle la rejeta dans le sac pour se carrer contre la portière d'un air maussade, les bras croisés. Des gouttes de sueur roulaient sur ses joues.

« Pas encore », murmura Ted Barton. Il avait baissé sa vitre et se penchait au-dehors en roulant des yeux surexcités. La voix de sa femme le laissait de marbre. Il concentrait toute son attention sur

la route, impatient de découvrir ce que cachait le prochain tournant. « Bientôt, ajouta-t-il.

— Toi et ta satanée ville !

— Je me demande à quoi elle va ressembler. Tu te rends compte, Peg ? Ça fait dix-huit ans ! J'avais tout juste neuf ans quand mes parents ont déménagé à Richmond. Je me demande si quelqu'un se souviendra de moi. Mlle Baines, la vieille maîtresse d'école. Et le jardinier noir qui s'occupait de la maison. Le Dr Dolan. Toutes sortes de gens.

— Morts et enterrés, probablement. » Peg se redressa et tira d'un air revêche sur le col de son corsage. La transpiration plaquait ses cheveux noirs sur sa nuque et dégoulinait sur la peau blanche de ses seins. Elle avait ôté bas et chaussures et retroussé ses manches. La poussière lustrait les plis froissés de sa jupe. Un nuage de mouches assaillait la voiture ; l'une d'elles atterrit sur son bras. Elle administra sur sa peau moite une claque retentissante. « Tu parles de vacances ! Si tu voulais rôtir, on aurait aussi bien pu rester à New York ! Au moins là-bas on était sûr d'avoir quelque chose à boire ! »

Le relief se faisait plus abrupt. La Packard renâcla, puis reprit son ascension quand Barton passa la première. Des pics vertigineux déchiquetaient l'horizon ; ils approchaient des Appalaches. Barton écarquillait des yeux émerveillés en redécouvrant, à mesure qu'ils pénétraient dans la forêt, des crêtes et des gorges qu'il pensait ne plus jamais revoir.

« Millgate est encaissée dans les montagnes, au fond d'une petite vallée. C'est la seule route qui y mène, à moins qu'ils n'en aient construit d'autres depuis mon départ. Tu verras, chérie. Une petite

ville paisible, tranquille. Banale, quoi. Deux quincailleries, un drugstore, un maréchal-ferrant...

— Et des bars ? Dis-moi qu'il y a *au moins* un bar correct !

— Quelques milliers d'habitants, pas plus. Pas beaucoup de passage. Les fermes sont misérables, par ici. La terre est trop rocailleuse. Il neige en hiver et en été on grille.

— Génial », grommela Peg. De rouge, son visage était devenu livide. Ses lèvres paraissaient prendre une teinte verdâtre. « Ted ? J'ai mal au cœur dans cette voiture.

— On arrive bientôt », lui répondit vaguement Barton. Pendu à la fenêtre, il se tordait le cou pour distinguer le paysage. « Nom d'un chien, voilà la vieille ferme ! Je m'en souviens. Et ce croisement... » Il bifurqua sur une petite route. « Juste après la côte. Tu vas voir. C'est là. »

La Packard accéléra. Elle filait entre des champs arides et des clôtures avachies. La route était lézardée, couverte de ronces. Défoncée, rapiécée. Étroite et tortueuse.

Barton rentra la tête. « Je savais bien que je retrouverais le chemin ! » Il fouilla la poche de sa veste et en sortit sa boussole porte-bonheur. « C'est elle qui m'a guidé, Peg. J'avais huit ans quand mon père m'a acheté cette boussole. À la bijouterie Berg, dans Central Street. La seule et unique bijouterie de Millgate. Elle ne m'a jamais quitté depuis. Je peux toujours compter sur elle. Même quand...

— Je sais, grogna Peg d'une voix lasse. J'ai entendu mille fois, cette histoire.

Barton rangea amoureusement la petite boussole d'argent. Il resserra sa poigne sur le volant et

colla le nez au pare-brise, de plus en plus excité à mesure qu'ils approchaient de Millgate. « Je connais le moindre centimètre de cette route. Tu sais, Peg, je me rappelle qu'un jour...

— Oui, tu te rappelles. Bon sang ! J'aimerais bien que tu oublies *quelque chose*, de temps en temps ! J'en ai tellement marre de t'entendre débiter tes souvenirs d'enfance, toutes tes jolies petites histoires sur Millgate, Virginie. Parfois, ça me donne envie de crier ! »

Au détour d'un virage en épingle la route plongeait dans une brume épaisse. Le pied sur la pédale de frein, Barton laissait glisser la Packard dans la descente.

« Et voilà, dit-il doucement. Regarde. »

En contrebas s'étendait une petite vallée, noyée dans le brouillard bleuté de midi. Un torrent y sinuait, ruban noir dans la masse verte des buissons. Un enchevêtrement de chemins de terre. Quelques maisons, massées au centre. Millgate. Au creux d'une cuvette, dominée par la masse sombre des montagnes. Le cœur de Barton battait à grands coups sourds, en proie à une exaltation douloureuse. *Sa ville* – là où il était né, là où il avait grandi. Jamais il n'aurait imaginé la revoir un jour. Alors que Peg et lui étaient sur la route des vacances, l'idée lui en était venue en traversant Baltimore. Un petit détour à Richmond... Pour la revoir encore une fois. Voir ce qui avait changé...

Millgate se profilait au loin. Des grappes de maisons poussiéreuses bordaient la route. Quelques magasins. Des panneaux. Une station-service. Des cafés. Un ou deux relais routiers, leur parking quasiment vide. Bière *Golden Glow*. La Packard passa

devant un drugstore, un bureau de poste minable, et déboucha d'un coup au centre de la ville.

Quelques rues. De vieilles maisons. Des voitures à l'arrêt. Bars, petits hôtels. Des gens qui circulaient tranquillement – des fermiers. Des boutiquiers en chemise blanche. Un salon de thé. Un marchand de meubles. Deux épiceries. Un étalage de fruits et légumes.

Barton ralentit à un feu et tourna dans une rue adjacente. Devant une petite école, quelques gosses jouaient au basket sur un terrain poudreux. Encore des maisons. Plus grandes, celles-ci, et plus cossues. Une ménagère boulotte dans une robe informe, occupée à arroser son jardin. Des chevaux.

« Alors ? s'enquit Peg. Dis quelque chose ! Quelle impression ça te fait ? »

Barton ne répondit pas. Penché à la portière, le visage blême, il s'accrochait d'une main au volant. Il tourna à droite au premier croisement et ils se retrouvèrent sur la grand-route. Quelques instants plus tard, la Packard passait à nouveau devant les bars, le drugstore, les cafés et les stations-service. Et Barton ne répondait toujours pas.

Peg se sentit envahie d'un curieux malaise. Dans le visage de son mari était apparu quelque chose qui l'effrayait. Une expression qu'elle n'y avait jamais vue. « Qu'est-ce qui ne va pas ? La ville a changé ? Tu ne la reconnais pas ? »

Il remua vaguement les lèvres. « C'est forcément ici, marmonna-t-il, j'ai pris la bonne route. La crête, les collines... Pas d'erreur. »

Peg lui saisit le bras. « Ted ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Le teint cireux, Barton murmura dans un souffle rauque, presque inaudible : « C'est la première fois que je viens dans cette ville. Rien à voir... » Paniqué, abasourdi, il se tourna vers sa femme. « Ce n'est pas Millgate ! Ce n'est pas la ville où j'ai grandi ! »

Barton immobilisa le véhicule. Il ouvrit la portière d'une main tremblante et bondit sur le trottoir surchauffé.

Tout lui était inconnu. Étranger. Rien de familier. Ce n'était pas la Millgate de son enfance. Même dans l'air, la différence était palpable. Il n'avait jamais mis les pieds ici de toute sa vie.

La quincaillerie près du bar. C'était un bâtiment de bois vétuste, ventru, qui s'affaissait sur la rue et dont la peinture jaune s'écaillait par plaques. À l'intérieur, on devinait dans la pénombre des harnais, du matériel agricole, des outils, des boîtes de peinture et des calendriers qui achevaient de se décolorer sur les murs. Les vitrines piquées de crottes de mouches présentaient un étalage d'engrais et de désherbants. Des insectes morts gisaient en tas dans les coins. Des toiles d'araignée. Des enseignes en carton à moitié déchiquetées. C'était un vieux magasin – aussi vieux que Matusalem.

Il tira la contre-porte rouillée et entra. Perché sur un tabouret, un petit vieux ratatiné demeurait tapi dans l'ombre derrière son comptoir. Comme une araignée flétrie. Lorgnons cerclés d'acier, maillot de corps, bretelles. Autour de lui s'étalait un

fouillis de papiers et de bouts de crayons. Le magasin était sombre, glacial, encombré d'un invraisemblable bric-à-brac. Barton se fraya un chemin vers le vieil homme à travers les alignements de marchandises poussiéreuses. Son cœur tambourinait à se rompre. « Dites-moi », commença-t-il, la voix rauque.

Le boutiquier leva son regard myope. « Vous voulez quelque chose ?

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? »

Le vieillard haussa un sourcil. « Comment ça ?

— Cette boutique, là ! Depuis combien de temps l'avez-vous ouverte ? »

Le quincaillier garda le silence un moment. Puis il pointa un doigt noueux vers une plaque scellée sur l'antique caisse enregistreuse de cuivre. 1927. Vingt-six ans plus tôt, la quincaillerie ouvrait ses portes.

Barton avait un an à l'époque. Ce magasin l'avait vu grandir. Les premières années de sa vie à Millgate. Mais jamais il n'avait vu cette boutique. Et jamais il n'avait vu ce vieux bonhomme.

« Depuis combien de temps vivez-vous à Millgate ? demanda-t-il.

— Quarante ans.

— Vous me connaissez ? »

Le vieillard poussa un grognement bougon. « Première fois que je vous vois. » Il se retrancha dans un mutisme têtue, en évitant nerveusement de regarder son visiteur.

« Je suis Ted Barton. Le fils de Joe Barton. Ça ne vous dit rien, Joe Barton ? Un grand bonhomme, costaud, cheveux noirs ? On habitait Pine Street, on avait une maison là-bas. Vous ne vous souvenez pas de moi ? » Il se sentait gagné par la



panique. « Le vieux parc ! Où est passé le vieux parc ? C'est là que j'allais jouer dans le temps. Le vieux canon de la guerre de Sécession. L'école de Douglas Street. Ils l'ont démolie ? La boucherie-charcuterie Stazy. Qu'est devenue Mme Stazy ? Elle est morte ? »

Le petit vieux s'était lentement dressé de son tabouret. « Tu as pris un coup de soleil, mon gars. Y a pas de Pine Street ici. »

Barton se tassa. « Ils ont changé le nom ? »

L'autre posa ses mains jaunies sur le comptoir et fixa sur lui un regard de défi. « Ça fait quarante ans que je suis ici. T'étais pas encore né à l'époque. Y a jamais eu de Pine Street dans le coin, pas plus que de Douglas Street. Un parc, oui, il y en a un. Mais tellement petit que ça vaut pas le coup d'en parler. Peut-être que tu es resté trop longtemps au soleil. Peut-être que tu ferais mieux d'aller t'allonger. » Il lorgna craintivement Barton d'un œil soupçonneux. « Va donc voir Doc Meade. T'as l'air un brin déboussolé. »

Hébété, Barton sortit de la boutique. Un soleil éblouissant déversa aussitôt sur lui une pluie de rayons brûlants. Les mains dans les poches, il entreprit de faire quelques pas. Cette petite épicerie de l'autre côté de la rue. Il s'efforçait de se rappeler. Qu'y avait-il là, autrefois ? Autre chose. Pas une épicerie, non. Mais quoi ?

Un marchand de chaussures. Bottes, selles, articles de cuir. Voilà. Doyle, articles de cuir. Tannage de peaux. Maroquinerie. Il y avait acheté une ceinture, pour l'offrir à son père.

Barton traversa la rue et entra. Des mouches bourdonnaient au-dessus des caisses de fruits et légumes. Boîtes de conserve couvertes de pous-

sière. Dans le fond, un réfrigérateur en train de s'époumoner. Un panier de fer rempli d'œufs.

Une brave matrone entre deux âges le salua d'un hochement de tête bienveillant. « Bonjour. Vous désirez ? »

Elle arborait un sourire aimable. Barton articula laborieusement : « Je suis désolé de vous déranger. J'habitais ici autrefois, dans cette ville. Je cherche quelque chose. Un endroit... »

— Un endroit ? Quel endroit ?

— Un magasin. (Ses lèvres semblaient à peine lui obéir.) Doyle. Articles de cuir. Cela ne vous dit rien ? »

Une expression de perplexité traversa le large visage de l'épicière. « Où était-ce ? Dans Jefferson Street ? »

— Non, murmura Barton. Ici. Dans Central Street. À l'endroit même où je me trouve. »

La perplexité fit place à la peur. « Je ne comprends pas, monsieur. Ma famille a bâti cette maison en 1869. J'y ai passé toute mon existence. »

Barton recula vers la porte. « Je vois. »

La femme s'avança, préoccupée. « Vous faites sans doute erreur. C'est peut-être dans une autre ville. Il y a combien de temps, vous dites... ? »

Sa voix s'évanouit une fois que Barton eut poussé la porte pour se retrouver dans la rue. Il avisa un panneau qu'il lut sans comprendre. Jefferson Street.

Ce n'était pas Central Street ! Il se trompait de rue ! Une lueur d'espoir jaillit soudain en lui. D'une façon ou d'une autre, il avait pris la mauvaise rue. La boutique de Doyle se trouvait dans Central Street. Pas Jefferson ! Il jeta un coup d'œil alentour.

De quel côté aller ? Il se mit à courir. Lentement d'abord, puis plus vite. Au coin d'un pâté de maisons il déboucha dans une petite rue. Bars miteux, hôtels décatés, bureaux de tabac.

Il aborda un passant. « Où est Central Street ? Je cherche Central Street. J'ai dû me perdre. »

Les yeux de l'homme se mirent à briller de suspicion. « Tout droit », dit-il avant de s'éclipser. Adossé au pignon délabré d'un bar, un ivrogne éclata d'un rire tonitruant.

Barton se débattait dans un tourbillon de panique. Il arrêta la personne suivante, une petite fille qui descendait la rue à pas pressés, un paquet sous le bras. « Central Street, hoqueta-t-il. Où se trouve Central Street ? »

La gamine déguerpit en gloussant. Elle pivota quelques mètres plus loin pour lancer : « Il n'y a pas de Central Street !

— Pas de Central Street », marmotta une vieille dame en secouant la tête. D'autres passants approuvèrent sans même s'arrêter, plutôt en pressant le pas.

L'ivrogne s'esclaffa à nouveau, puis rota bruyamment. « Pas de Central Street, grommela-t-il. Ils vous diront tous la même chose, mon gars. Tout le monde sait qu'il n'y a pas de rue portant ce nom-là.

— Il doit y en avoir une, s'obstina Barton avec désespoir. Il faut qu'il y en ait une ! »

Il se planta devant la maison qui l'avait vu naître. Ce n'était plus sa maison. Un gigantesque hôtel construit de manière anarchique avait pris la place du petit bungalow rouge et blanc. Et la rue ne s'appelait plus Pine Street, mais Fairmount.





10567

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie*  
*par NOVOPRINT SK*  
*le 16 décembre 2013.*

Dépôt légal décembre 2013.  
EAN 9782290205594  
OTP L21EPGN000361N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*